

commerçants, du côté de sa mère, d'une famille en partie aisée et érudite. Le commerce et l'érudition, voilà ce qui a valu à la famille estime et sympathie. Elle participait à la vie économique, patriotique et cultivée du pays. Cependant, comme dans toutes les familles, il y a des individus peu recommandables. Il ne veut pas les passer sous silence: ils émanent d'ailleurs de la belle-famille, sans doute responsable de la conduite sacrilège de ses enfants. Au centre du récit, il y a l'arrière-grand-père, le grand-père, le père et la mère de l'auteur.

Avec son propre mariage, une vie nouvelle commence pour Seligmann Brunschwig, une vie qui aurait pu se dérouler «normalement». Aussi la description du bouleversement qui se produisit en 1848 n'en semble-t-elle que plus inattendue et irrémédiable. Le monde familial s'écroule. Persécutions et fuite en découlent. Un an auparavant, en 1847, on avait élu à Durmenach, village à majorité juive (640 âmes), un maire juif, Aaron Meyer et sept conseillers municipaux juifs, ce qui, en fait, avait conduit à des tensions avant même le pogrom. En 1848, la succession des mauvaises récoltes et la récession économique attisèrent cet antisémitisme latent. Le 27 février, des échauffourées eurent lieu entre les populations chrétienne et juive. Alors que des gardes nationaux tentaient d'endiguer l'émeute, un manifestant fut tué. Ce «meurtre prémédité» appela vengeance. Dans la nuit du 27 au 28 février, la population juive, composée surtout de femmes et d'enfants, s'enfuit en Suisse, à Rodersdorf, Metzerlen et Bâle. Le lendemain et jusqu'au 2 mars, on pilla et saccagea plus d'une centaine d'habitations juives. Après leur retour, les victimes qui avaient tout perdu demandèrent réparation. Mais en 1853, la commune, avec l'appui du gouvernement, refusa sans appel quelque dédommagement que ce fût (3).

Comparée aux événements, la lettre surprend par son ton neutre, voire modéré. On n'y décèle ni plainte ni accusation. Seligmann accepte son sort, reprend courage et, avec l'aide de Dieu, recommence à zéro.

Rédigée en yidich alsacien, la langue courante des juifs d'Alsace à cette époque - elle s'est maintenue jusqu'à nos jours -, la lettre utilise la cursive hébraïque en vigueur jusqu'au début du 20^{ème} siècle. Aujourd'hui, le yidich alsacien s'écrit en caractères latins, mais n'a pas de graphie normalisée. Il appartient à la branche occidentale de cette langue juive née au Moyen Age dans le bassin rhéno-danubien et parlée par les juifs ashkénazes, c'est à dire vivant dans l'Europe non-méditerranéenne, l'autre branche, plus récente et plus connue généralement, étant le yidich

3. Sur ces événements, voir l'article de Marie Claire Froehly, *ASHS* 1995, p.173-183, et les gravures contemporaines, p.167 du même annuaire.